LETTRE DE H. JESSÉ, DÉPUTÉ DE BEZIERS, A UN AMI DE PROVINCE,

Sur la conjuration du 14 juillet, sur celle de Mithridate, et sur les caves de l'école militaire.



A PARIS,
Chez Gattey, Libraire, au Palais-Royal, N°. 13 & 14.

LETTRE DE H. JESSÉ, DEPUTÉ DE BEZIERS, A UN AMI DE PROVINCE,

Sur la conjuration du 14 juillet, sur celle de Mithridate, et sur les caves de l'école militaire.

VOUS me demandez, mon cher ami, mon sentiment sur des bruits que l'on répand au sujet de la fédération nationale; votre imagination s'étoit enflammée à la pensée de tout ce que cette cérémonie doit avoir de tendre et d'auguste, votre ame neuve et pure étoit déja présente à ce spectacle, digne des tems antiques, et auquel ils ne présentent rien d'égal;

vous vous disposiez à en être le témoin avec votre famille ; un nouveau sentiment vous fait hésiter; on dit que sa tranquillité de la fête sera troublée , que sa sainteté sera souillée par des factions ; ces bruits ne sont pas étrangers à la capitale , plusieurs citoyens l'abandonnent. Est-ce ici, me demandez-vous, une ruse des ennemis de la révolution, qui feignent et répandent ces craintes pour décréditer ce grand acte de réunion, qui, si nous sommes dignes de la liberté, doit nous l'assurer pour jamais ? ou craint-on que la partie de la société, à qui l'indigence peut conseiller le crime, ne profite de ce moment pour causer quelque trouble ? y seroit-elle incitée par quelque grand factieux ? Vous voudriez être au champ de mars; mais vous craignez de confier, pendant ce tems à la capitale, ce que vous avez de plus cher ; vous desirez savoir ce que je pense là-dessus; je vais vous le dire, ce qu'il faut, je crois, penser de toutes les conspirations annoncées à l'avance; c'est qu'on peut vivre au milieu d'elles, et y dormir en paix; car ce n'est pas par la scélératesse, mais par la crainte stupide, ou par le manège des factions que celles-là sont ourdies.

Je crois que dans un moment de révolution,

qui est déja un mouvement forcé de la machine politique, tout rassemblement, toute grande représentation est une accélération de ce mouvement, que les idées fermentent, que les partis s'observent alors plus attentivement, et que chacun, pour tenir en respect le parti contraire, ou pour le rendre odieux, se hâte de lui supposer des desseins criminels, qu'on en remplit les journaux, et les places publiques; on ne sait trop ce qu'on a à craindre; mais comme la peur est à la fois le fléau et l'occupation favorite de cette singulière espèce qu'on appelle homme, on crie à ceux qui marchent sous le drapeau opposé; je ne sais trop, ni ce que vous tramez, ni ce que vous pouvez tramer; mais pensez-y à deux fois, vous êtes découverts, et vous aurez à faire à gens qui ont le bras aussi lourd que la tête forte et politique.

Et en effet, quelle pourroit être l'appréhension raisonnable? Ce que l'on appelle l'aristocratie, ne prendroit pas, pour ébranler la constitution, le moment de l'ivresse générale qu'elle excite. Elle ne prendroit pas celui où les gardes nationales ont député ceux d'entre eux qui lui sont le plus attachés; où les troupes

de ligne ont envoyé leurs vieux et braves nourrissons, et que toutes ces fractions viennent augmenter la force armée de la capitale. Cela n'est pas vraisemblable ; et dans l'hyppotèse contraire, peut-on imaginer, que si des gens sans aveu vouloient tenter quelqu'entreprise, ils ne fussent à l'instant réprimés, et par la garde nationale parisienne, et par les députés de celles des départemens, et par ceux des troupes règlées ? Ces troupes ne trouvent-elles pas, dans l'organisation que va leur donner l'assemblée, un sort aisé qu'elles étoient loin de connoître, des récompenses accordées à de longs travaux ou à des talens. Ces soldats n'ont-ils pas beaucoup à gagner par la liberté, tout à perdre par la confusion et la licence ? Ne seront-ils pas sous les yeux du roi, sous ceux des représentans de la nation ? et si la discorde étoit assez mal habile pour faire alors siffler ses serpens ; ces braves ne se rallieroient-ils pas à la voix des mentors de la patrie, à celle de l'élève de Wasington ?

Croyez vous que la commune de Paris, qui a conçu le projet de la fête, et le commandant-général n'aient pas calculé les inconvéniens qui devoient résulter d'une plus grande affluence d'hommes ? croyez-vous que la police qui a

été si bien protégée jusqu'ici par la garde nationale, sera négligée dans cette occasion; peu des bons citoyens qui la composent seront au champ de mars; la plus grande partie ne sera pas témoin de ce spectacle d'un jour, elle préfère celui qu'elle donne constamment depuis une année, celui de la sûreté générale, et vous sentez ce que peuvent pour la tranquillité 20,000 citoyens armés, unis, et frères et amis de tout ce qui xeiste ici de gens manifestement intéressés au maintien de l'ordre et de la paix publique.

Mais si le désordre ne peut prendre naissance dans la population même de Paris, penseriez-vous qu'il fût plus aisé de l'amener du dehors; les mendians, les brigands qui infestent nos provinces, pourroient-ils recevoir un rendez-vous dans ses murs à cette époque; mais, d'abord, il est probable que les ponts, les chemins, tous les abords, seront gardés comme ils doivent l'être désormais de la mendicité vagabonde; ensuite qu'elles seroient les armes des perturbateurs? Quel mot d'ordre? Quel signe de ralliement peuvent leur être donnés? Qui oseroit, avant l'exécution, se nommer à eux comme chef, ou seulement se faire désigner; s'ils sont appellés pour être laissés à eux-même, et se diriger selon les cir-

constances, de quel effet peut être une pareille troupe qui s'agite, tourbillonne, rompt par son ignorance les desseins de ceux qui l'employent, et présente par son désordre une victoire facile à la force dirigée par l'impulsion d'un seul; très-heureusement les conjurations sont très-difficiles à machiner, très-difficiles à mettre à execution, et il est plus difficile encore d'en obtenir l'effet qu'on s'en est promis; compulsez les registres de l'enfer, sur les conjurations anciennes et modernes, consultez Salluste, Tacite, Saint-Réal, étudiez la conjuration des poudres, celle d'Amboise, celle qui voulut ôter la régence au duc d'Orléans, depuis Catilina enfin, jusqu'à l'abbé Porto-Carréro : vous verrez combien cette abominable théorie est d'une pratique mal-aisée ; le professeur Machiavel est obligé de le confesser; en effet, un mot, un geste, la pitié d'un conjuré, sa précipitation ou son imprudence, la lenteur ou les précautions d'un second, la tendresse d'une épouse, la sagacité d'une courtisanne, ont suffit jusqu'ici pour faire échouer les combinaisons les plus profondes ; somme tout, le secret ne peut être le partage que du petit nombre, et le petit nombre exclut nécessairement la puissance.

Qui pourroit donc tenter de troubler *la fédération nationale*? Ce n'est pas l'aristocratie,

elle n'est pas en force, et d'ailleurs, pourquoi la juger sanguinaire ? Quoique la fête aille directement contre ses intérêts, elle ne choisiroit pas ce moment pour témoigner de l'humeur; les convives ne sont pas de ses amis. Ce n'est pas la partie indigente de Paris, très-affectionnée à la révolution, quoiqu'elle en souffre momentanément; et qui seroit contenue, si elle étoit égarée. Ce n'est certainement pas ses bons bourgeois, qui ne demandent que paix et commerce. Ce ne sera pas davantage l'étranger opulent, qui n'a de but que son plaisir et tout cè qui l'assure. Je ne vois donc de danger provenir, ni du dedans, ni du dehors, les malveillans, s'il y en a, sont désarmés, et les bien intentionnés sont sous les armes.

Ainsi je ne trouve par-tout que des sujets de sécurité, mais il est peut-être bon de le dire pour qu'elle soit entière; car de la manière dont toutes les têtes sont électrisées par toutes ces conspirations saugrenues, de la manière dont les journalistes des deux partis s'en vont criant, encore quelques jours et *Ninive* sera détruite, sans réfléchir que si nous avons comme elle nos justes qui prient, nous avons de plus nos sages qui veillent : je suis persuadé que si le 14, quelque vieille arquebuse venoit

à se détendre dans un galetas, si quelque Jockey laissoit échapper ses chevaux dans les environs du champ de mars, le peuple y verroit l'artillerie ennemie et les troupes légères de la contre-révolution, et l'on commenceroit par s'étouffer dans la crainte de périr sous les bonnets à mortier victorieux, et sous le tranchant de la crosse des évêques.

Je suis un peu, mon cher, de l'avis du bon *Sterne ;* il racontoit que si jamais il lui arrivoit de faire une mauvaise action, il étoit bien certain que ce ne seroit pas dans le tems qu'il seroit amoureux; je pense de même que ce n'est pas au moment où il va célébrer l'anniversaire de la liberté qu'il adore, que le parisien pourra méditer un crime; toutes ses idées, tous ses sentimens sont au moins momentanément aggrandis; que son imagination le porte aux divers points de la surface du royaume, et qu'il vienne à s'interroger sur le mouvement universel qui l'agite, sans doute il peut se répondre avec orgueil :

» Un an s'est écoulé depuis que, prêtant
» l'appui de leurs forces à la liberté menacée
» dans la personne des représentans du peuple

» Français, les généreux habitans de Paris
» renonçant aux largesses d'un gouvernement
» qui leur prodiguoit l'or de la France,
» détestant des abus dont eux seuls recueilloient
» les fruits, se sentirent dignes de donner un
» grand exemple, et de répandre un grand
» bienfait. Paris se leva contre le despotisme
» ministériel, géant formidable qui habitoit dans
» son sein une vaste forteresse d'où il semoit
» l'épouvante et l'oppression sur tout l'empire.
» Les remparts furent renversés, le géant fut
» attaqué, terrassé et lié dans toutes ses arti-
» culations; Paris triompha au nom de la
» France entière, et cet essor de patriotisme
» et de courage alla réveiller dans les cœurs
» les plus tièdes, le sentiment des droits des
» hommes, et le souvenir éteint de notre
» antique liberté.

» C'est cette époque brillante, c'est ce jour
» de la liberté que viennent célébrer ces sol-
» dats de la patrie; qu'elle est majestueuse
» cette cérémonie! le serment est restitué dans
» sa dignité primitive; ce ne sont point des
» peuples avilis qui viennent jurer de mourir
» pour les caprices de leurs tyrans, mais les
» députés de la France armée, qui a déclaré au

» monde, que forte de sa position et de sa » vertu, elle renonçoit à attenter jamais à la » liberté d'aucun peuple, qui viennent attester » le père des hommes qu'ils veulent vivre en » paix sous ses yeux, et n'avoir pour ennemis » que ceux de la justice et de l'égalité. Dieu ne » voit qu'un peuple de frères, et reconnoît » enfin ses enfans.

» Un poëte s'écrioit autrefois, soleil, dans » le cours de ton éternelle carrière, tu n'as » rien vu de plus grand que Rome; je dirai, » non rien de plus formidable que ce colosse » de l'antiquité, prodige et fléau de l'univers; » mais je t'adjure à mon tour, animateur de la » nature, ne vois tu pas d'un œil plus satisfait » cette fête guerrière et civique, et la France » réunie consacrant le jour, où se réveillant » d'un sommeil de huit cents années, elle a » brisé ses chaînes, et épouvanté les pervers. » As-tu jamais éclairé un spectacle aussi tou- » chant, aussi fier? les ambassadeurs de la liberté » viennent jurer de mourir pour elle, viennent » le jurer sur son berceau.

» Qu'il sera imposant et terrible! qu'il doit » être sacré, ce serment qui éclatant comme

» la voix du tonnerre, va dans le même ins-
» tant dans toutes les parties d'un vaste empire,
» prosterner devant le ciel des millions de
» Français, lui promettre de maintenir la liberté
» et les loix, son plus bel ouvrage, et l'appeller
» entre elles et eux comme garant et vengeur.
» Cette union des cœurs, ces bras levés vers
» le maître des destinées, seront le signal ter-
» rible auquel les haines, les factions, les dis-
» cordes civiles abandonneront en frémissant
» ces contrées qu'elles désolent. Ainsi le légis-
» lateur des Hébreux élevant jadis sur le
» mont Sina, ses mains au dieu des armées,
» l'invoquant pour le salut du peuple, frappoit
» de terreur et dispersoit le Madianite qui lui
» disputoit une terre fortunée.

» Certes, il sera ennivrant ce moment où
» l'habitant des contrées éloignées, qui n'a ja-
» mais vu le visage de son roi, le contem-
» plera sur un trône simple, béni de son
» peuple, et son cœur, pressé par tous les
» cœurs, où il vénérera ce roi honnête homme,
» né avec l'instinct de la vraie grandeur, qui
» a aimé comme il a été aimé, et a prodigué
» à ses enfans les sacrifices de l'orgueil des
» rois, pour pouvoir léguer le bonheur aux

» hommes. Tel on vit aux jeux Istmiques, ce » triomphateur romain, Flaminius, restaura» teur des loix et des libertés de la Grece, » assis au milieu de ceux qu'il avoit fait heu» reux, savourer le plus beau moment de la » vie d'un mortel, et baigné de larmes, ac» cablé de couronnes, entendre la reconnoissance » prolonger sur les mers de la Grece ces » accens immortels; *c'est lui qui couronne nos* » *têtes des fleurons de la liberté.*

Ne pensez pas, mon cher ami, que le désir du crime puisse naître au milieu de cette ivresse générale; non, il est communément le produit d'une ame froide et concentrée; ici le double enthousiasme de la liberté et de la fraternité consumera ce qu'il peut y avoir d'impur dans les cœurs. Le feu de Vesta va purifier les portiques du temple de la patrie. Venez donc sans crainte, partager l'allégresse commune. Appréciez les rumeurs qui circulent; n'y voyez, comme tous les gens sages, que les luttes de l'esprit de parti. Comparons-les à ces nouvelles de paix ou de guerre, qu'on répand en Angleterre à certaines époques, pour faire hausser ou baisser les actions; ici, c'est un agiotage coupable, qui s'exerce sur un effet sacré,

la liberté ; arrivez à travers ces joueurs, et parce qu'ils ont le malheur d'en faire un objet de spéculation, ne vous privez pas, vous, du charme d'en venir faire celui de votre culte. Je vous embrasse, et je vous attends.

De l'Imprimerie de DEVAUX, rue des Boucheries Saint Honoré, N°. 7.